





**Augustine Baudelaire**

Tome 1

*Les Mystérieuses Disparitions*

© 2022 Jessie A. Chevin

Couverture et maquette : Jessie A. Chevin

Correction : Marion Baude

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse :  
Décembre 2022

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle  
réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable  
du contenu de ce livre.*

Première édition

ISBN : 979-10-359-8634-6

Dépôt légal : décembre 2022

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

**Jessie A. Chevin**

**Augustine Baudelaire**

Tome 1

*Les Mystérieuses Disparitions*





À ma sœur, Rory.  
À mes sœurs et frères de cœur d'hier et d'aujourd'hui.  
À Audrey Dussutour sans qui les aventures d'Augustine  
Baudelaire n'auraient jamais vu le jour.





« Il ne ressemble ni à une déjection, ni à un vomi.  
Il est jaune vif, translucide par endroits, plat, et sa forme est  
mal définie. »

*Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le blob sans  
jamais oser le demander,  
Audrey Dussutour.*



Un souhait innocemment formulé pourrait par malchance  
être exaucé...



## Prologue

Depuis d'innombrables lustres, cloîtré dans un espace restreint qui lui étreignait le corps et l'esprit, il contemplait sa réalité déformée en contant son désespoir à la lune pleine, lorsqu'il pouvait l'entr'apercevoir. Telle une lentille concave, une cellule de verre déformait sa réalité et constituait son toit. Pas le seul, évidemment, il y avait toute la charpente de bois qui soutenait le chaleureux chaume et protégeait l'atelier dans lequel il trônait comme un trésor, fièrement exposé au milieu d'une collection d'objets chacun plus insolite que son voisin. Ici un crâne de dodo, cette espèce éteinte depuis trop longtemps, là une corne, ou plutôt une dent de narval, à moins que votre imagination n'y voie celle d'une licorne, là encore une griffe de près de trente centimètres de long et d'une couleur vive aussi scintillante que l'écaille gigantesque qui la jouxtait. Avec un bon millier de ses sœurs, un chevalier aurait pu concevoir une armure impénétrable à toute lame habilement forgée par le plus extraordinaire des forgerons. Une multitude de parchemins couverts d'étranges idéogrammes ainsi qu'une large pile de livres usés, aux sujets des plus sibyllins,

encombraient l'endroit et débordaient des quelques étagères disposées dans un coin sombre. Au cœur de la pièce, siégeait une anodine petite table circulaire de pierre à trois pattes, utilisée comme support d'un globe oculaire — plongé dans un liquide apparenté à ce que nous appellerions du formol, et dont la pupille rectangulaire suivait du regard chaque visiteur incongru de ce laboratoire mystérieux : les mouches, les rats ou tout autre animal assez téméraire pour oser pénétrer les lieux. Les flammes d'un feu accueillant léchaient un vieux chaudron rouillé ; un fumet âcre s'en dégageait à mesure que les résidus carbonisaient dans le fond. Pourtant, cette odeur ne parvenait pas jusqu'à lui, qui, isolé du monde par la paroi translucide de sa prison, ne pouvait percevoir la moindre fragrance, ni le moindre son.

Il soupira de nouveau : son ancienne vie lui manquait. La brume, le soleil, la bruine, la forêt, l'humus, le bruissement de la brise dans les feuilles des arbres... Toutes ces essences qui exhalaient la liberté du vaste monde et qui lui insufflaient sa joie de vivre lui manquaient terriblement. Jamais il n'aurait cru devoir passer le restant de ses jours dans un espace si clos qu'il ne pouvait se nourrir lui-même. Dépendre d'un autre, de son bon vouloir... Chaque jour, son geôlier lui apportait de quoi se sustenter. Et quel geôlier ! De ses ongles fins, il perçait la cellule de verre, glissait quelques flocons d'avoine, un filet d'eau et, en un tour de main, la paroi de la prison se ressoudait aussi vite qu'elle s'était fendue. Ni vu. Ni connu.

De l'homme qui le maintenait en vie il savait les plus obscurs secrets, nul besoin de percevoir le moindre son pour le comprendre. Par exemple, l'œil à la pupille rectangulaire lui appartenait. Il l'avait vu l'ôter de son front, entre les deux yeux, là où normalement il n'y a que quelques plis, et le plonger dans cette substance aqueuse. Chaque fois qu'il quittait son laboratoire, il l'abandonnait derrière lui. Il n'y avait au-

cun doute pour le prisonnier, ce concierge impliqué surveillait les faits et gestes supposés d'un potentiel voleur malveillant. Il en avait même fait les frais plusieurs lunes plus tôt. Puisant dans sa force ancestrale, il avait légèrement soulevé le dôme qui le maintenait alors captif et il s'était immiscé par l'interstice. La réaction avait été vive et immédiate. Ni une, ni deux, l'homme avait paru de nulle part pour refermer la prison sur le corps de son captif et le verre tranchant scinda son être en deux parties. Abasourdi, il avait vu cet ignoble énergumène ramasser ses minuscules morceaux et les jeter au feu sans ciller. Puis, les pupilles rectangulaires s'élargirent lorsqu'elles revinrent vers lui, elles le fixèrent quelques instants et la geôle de verre, en un rien de temps, se retrouva sphère. Alors, à l'intérieur de son infâme bulle de cristal, il avait craché sa haine et avait exprimé son désir d'être libre pour pouvoir faire la peau à ce démon machiavélique. Depuis, il n'avait plus osé tenter quoique ce fût et s'était soumis à son sort funeste : terminer ses jours dans les viles griffes d'un scientifique maléfique en examinant chacun de ses mouvements. «Au cas où un jour...», se disait-il.

Peu à peu, il avait appris à aimer son environnement, il avait trouvé un petit nom à tous les ossements qu'il distinguait de là où il siégeait et il se racontait les périples extraordinaires qu'ils avaient vécus avant d'atterrir si trivialement dans un décor tout droit sorti d'un livre d'épouvante. Chaque jour se répétait le même scénario, il était nourri, puis abandonné. Jamais l'occultiste ne prit le temps de l'étudier.

Et puis, le feu brûla moins dans l'âtre. L'œil à la pupille rectangulaire clignait beaucoup plus souvent. Il le surprit même, un jour, en train de s'assoupir. Il regretta amèrement sa précipitation : s'il avait eu davantage de jugeote, sa patience aurait triomphé de sa claustration et sa prison aurait été autre que cette infinie surface cristalline. Il soupira encore à

la lune, nouvelle cette fois-là.

Mais ce fut un soir de lune gibbeuse que l'*incident* se produisit. Affaibli par la faim et recroquevillé contre la paroi de sa cellule, il ne perçut pas la silhouette fine et élancée qui s'était faufilée discrètement entre les feuillets et les livres. Quelques braises agonisaient, étouffées dans une quantité astronomique de cendres ; elles ne réchauffaient plus la pièce depuis bien longtemps. Leur rougeoiement perçait difficilement l'obscurité. Pourtant, l'un d'entre eux se refléta sur l'anneau qui ornait la main menue qui s'approchait doucement de lui. Réveillé par cette soudaine lueur, il n'eut le temps que de deviner un éclat doré avant d'être plongé dans le noir complet, sans comprendre ce qu'il venait de se passer.

Quelques instants plus tard, il se sentit secoué par des mouvements inconnus. Il se cognait en haut, en bas de sa cellule, s'il pouvait encore exister un haut, un bas, une gauche ou une droite. Il lui sembla que ce tremblement de terre durât l'éternité, parce que, chahuté dans tous ces sens, il avait perdu toute notion du temps qui s'écoulait. Quand enfin le calme fut revenu, il sentit la lueur de la lune gibbeuse s'infiltrer à travers les branches des arbres. Une vague d'espoir l'inonda. La brume, le soleil, la bruine, la forêt, l'humus, le bruissement de la brise dans les feuilles des arbres... Toutes ces essences qui exhalaient la liberté du vaste monde, allait-il les retrouver ? Il frémit à l'idée de regagner sa liberté. Une tête rousse, déformée par la concavité de sa prison, s'approcha de lui ; s'il avait été libre, ils se seraient effleurés. Des pupilles étrangement familières et normales le scrutèrent intensément. Son sang vibra dans ses veines. Et soudain, il fut plaqué contre le verre qui le soutenait et fusa à travers les airs, comme un éclair qui fend le ciel, avant de s'écraser au pied d'un arbre, entre quelques branches, au milieu d'une poussière de verre, non loin d'un ruisseau timide.





Ce jour-là, il perçut tout ce qu'il avait presque oublié : du susurrement sensuel des branches qui se frottent entre elles aux grouillements des vermisseaux qui rongent les bois morts en passant par tous les mammifères affairés au collectage de diverses nourritures pour l'hiver, la forêt lui souhaitait bruyamment la bienvenue sur ses terres. Le bruissement de la brise dans les feuilles sèches des arbres automnaux lui adressa alors le murmure de mots de liberté.

— Sois libre Physa ! lui souffla-t-elle. Et elle se fondit dans la nuit, comme si elle n'avait fait qu'une avec elle.



Cette forêt, je l'ai toujours aimée. Je m'y sentais chez moi, davantage encore qu'auprès de ma mère, ma seule famille ou presque. J'y ai crapahuté à longueur de journée avec mon ami Maël, dans la boue ou dans l'humus, j'y ai gravi des monts chimériques et construit des cabanes secrètes, j'y ai affronté maints périples et dangers sortis tout droit de nos mondes imaginaires. Elle était mon refuge, mon réconfort, le cadre féérique de nos explorations aventureuses, un peu à l'image du *Secret de Terabithia*, livre dans lequel deux amis se créent des monstres à affronter qui représentent chacun un combat ordinaire de leur adolescence et de leur vie scolaire. Ces arbres ont été une force qui m'accompagnait chaque jour, un rempart infranchissable contre le monde réel, des amis fidèles et *immuables*. J'ignorais toutefois à quel point... Oh oui, j'aimais cette forêt !

J'y ai appris, j'y ai grandi.

*AUGUSTINE, Témoignage de la Grande Destruction, retranscrit par Augustine Baudelaire, Issu du Livre des Réfugiés.*



## Chapitre 1 – La cabane secrète

Le bourg de Paimpéran était autant célèbre pour le glanage de ses glands, baies et châtaignes, tout aussi abondants que nutritifs, son concours de pêche au silure, organisé chaque année par l'Amicale Laïque des Protecteurs de la Biodiversité des Étangs Paimpérans. Pour autant, ses bois impénétrables et sans horizon étaient à l'origine des légendes mystérieuses qui se propageaient oralement au-delà des frontières du monde connu. La forêt avait su demeurer rurale, fière et imperturbable, tout en étant généreuse envers ceux qui la protégeaient. Ses habitants l'en remerciaient grassement en mettant à la porte sans modération tous les promoteurs immobiliers inconscients, nouveaux industriels et leurs start-ups éphémères, convoiteurs publics de ces lieux foisonnants de richesses et de vies. Des politiciens véreux et sans morale palabraient depuis des lustres sur la construction d'un nouvel aéroport qui relancerait miraculeusement l'économie du pays, tout cela sans réfléchir aux ravages potentiels qu'un tel chantier exercerait sur l'écosystème d'un petit village prospère, mais paisible. Ils connurent des heures pénibles, lors-

qu'ils tentèrent de franchir les défenses établies par les paimpérans. Ces remparts humains impénétrables préservèrent le dernier portail avant la vie primaire et sauvage. Ils protégeaient leur biosphère.

Chacun avait trouvé sa place au sein de cette petite communauté : le parent surchargé de tâches ménagères, mais qui s'occupe humblement de son foyer en trouvant le temps de combattre ardemment les braconniers dès qu'il dispose d'une main libre, au vieux maraîcher débonnaire, un ancien combattant qui s'était reconverti en dompteur de légumes oubliés. Il affectionnait particulièrement les tomates dont il cultivait plus de trente variétés différentes, quitte à jeter les malades ou les avariées à la figure de tous ses « crétins de la ville qui veulent raser sa ferme et une partie de la forêt pour y ériger un centre commercial sur quatre étages, au-dessus, mais aussi en dessous du sol ». Un jour, Énora, une vieille mamie qui tricotait des chaussettes de laine pour que tous les habitants pussent avoir chaud aux pieds l'hiver, avait été surprise à dicter à son petit-fils, un marmot adorable, des harangues pugnaces destinées à avertir les gamins de bourgeois venus des mégaloïles surchargées, que personne ne se laisserait convaincre par leur tas de billets crasseux ; car il est bien connu que la propreté de l'argent ne dépend que de ce que l'on en fait.

Vous l'aurez bien compris, Paimpéran vivait avec son cœur et savait se défendre contre n'importe qui et n'importe quoi, jusqu'à... eh bien, jusqu'à cette fichue année où d'étranges phénomènes ont commencé à se produire...

L'automne tardif paraît de couleurs chatoyantes, allant du jaune d'or au rouge de Garance, le feuillage encore touffu des feuillus de la forêt qui cerclait la ville. Le soleil généreux refusait de laisser sa place aux nuages de pluie et les champignons peinaient à croître. Les petits mammifères, avant leur

future hibernation, accumulaient les réserves de fruits secs pour l'hiver qui s'annonçait rude, paraissait-il, malgré la douceur qui perdurait. Les anciens profitaient de cet été indien, tels qu'ils le nommaient, tandis que les plus jeunes s'offusquaient devant une preuve irréfutable du réchauffement climatique se souvenant mieux que leurs aïeux des « vrais automnes pluvieux de leur enfance ».

Augustine Baudelaire, l'esprit encore épargné par ces débats agités, adorait profiter de ce moment de l'année : les premières vacances, celles qui avaient parfois encore un air d'été mais, imprégnées des mystères excitants que les mois noirs, ces fameux miz du, revêtaient. Et pour la première fois cette année-là, elle anticipait les joies de pouvoir participer aux festivités de la Samain : concours de citrouilles lanternes, concours de la plus grosse cucurbitacée, dégustation de confitures de châtaignes et de tartes aux pommes, contes à faire frémir les parents, défilé d'Halloween et, enfin, bal costumé infernal. Mais pour le moment, elle n'y pensait pas. Vêtue d'un simple t-shirt rose orné d'une princesse assise sur un trône bien particulier, d'un mini-short noir qui dégageait ses longues jambes aux allures de ficelles et de chaussures de randonnée usées, la grande perche s'activait à transporter des planches de bois d'une remorque remplie de matériel de construction jusqu'à un énorme tronc d'arbre ; enfin, elle les tirait sur le sol plus qu'elle ne les portait. L'heure d'une pause sonnerait dès que son ami Maël jugerait qu'elle était méritée. La sueur gouttait de son front, pourtant elle ne se décourageait pas, elle voulait finir rapidement la cabane pour pouvoir en profiter pleinement le reste des vacances.

Un rire tonitruant et moqueur s'abattit du sommet d'un chêne centenaire. Augustine leva les yeux pour ne distinguer que des feuilles tenaces aux couleurs de rouille.

— Maël, arrête tes bêtises et viens m'aider ! râla Augus-

tine tout en reprenant sa fastidieuse besogne.

— Non, c'est trop marrant de t'voir galérer... Et tu tires, tires, tires ces planches de la cabane, et tu trimes, trimes, trimes, c'est trop drôle vu d'ici !

Le chant mutin du garçon bien camouflé semblait provenir de nulle part et de partout à la fois. Augustine ne savait pas où poser les yeux. Maël quant à lui perçut son amie marmonner entre ses dents. Il savoura un instant l'effet de sa parodie et ajouta :

— Et tu tires, trimes jusqu'au bout de la nuit, ouais, c'est très drôle vu d'ici...

— Ta chanson est nulle ! Viens m'aider, elles sont trop lourdes pour moi ces planches...

Augustine entendait toujours Maël fredonner cet air qu'elle trouvait tout aussi ringard que les chansons que sa mère pouvait parfois écouter à longueur de journée. Elle finit par lâcher son fardeau et claqua du pied sur les morceaux d'écorces et les feuilles sèches qui couvraient les racines d'un arbre. Le son étouffé par l'humus ne parvint pas jusqu'aux oreilles du rouquin taquin. Fâchée, la grande brune croisa les bras et fronça les sourcils, tout en tournant le dos à un tronc, comme si elle boudait cet arbre précisément.

D'un bond félin, un jeune garçon à la chevelure de feu, comme son tempérament, et à la peau livide, atterrit devant elle dans un son mat. La sueur faisait saillir les muscles de son corps athlétique, du moins, autant qu'un gamin de douze ans pouvait l'être, et dans tous les cas plus musculeux que celui de son amie. L'air fier, les poings sur les hanches, il éclata de rire lorsqu'il lui tâta le biceps.

— Non, non, c'est pas suffisant fillette ! Va falloir que tu portes encore plus de planches si tu veux qu'tes spaghetti deviennent un peu plus consistants.

Il passa la langue sur ses lèvres et les retroussa, découvrant



ses dents qu'il fit claquer, comme s'il voulait grignoter le bras appétissant d'Augustine. D'un geste brusque, elle s'extirpa de son emprise et lui tourna le dos pour faire face à un autre tronc. Elle souffla et tapa de nouveau du pied. Maël se plaqua le dos contre l'écorce, entre elle et l'arbre, et continua de la taquiner.

— Dis donc, t'es d'humeur massacrate cet aprèm' ! T'as perdu ta joie ? Tu fais ta princesse ?

Il désigna le t-shirt d'Augustine d'un signe de tête, l'air narquois, puis reprit sans lui laisser le temps de répondre :

— J'suis désolé frangine, y'aura pas c'genre de trône dans la cabane. Faudra qu'tu fasses un trou dans la forêt. Tu verras, c'est bien plus agréable d'avoir les fesses à l'air.

Il déboutonna son pantalon et lui montra son postérieur en se dandinant.

— Mais tu m'énerves aujourd'hui, t'as mangé un clown débile ou quoi ? T'es vraiment pas drôle Maël ! Range tes fesses !

— Oh, ça va. Si on peut plus rigoler cinq minutes...

Augustine, outrée, demeura muette, immobile. Le nez en l'air, elle regardait discrètement Maël du coin de l'œil. Le coin de sa lèvre supérieure peinait à rester immobile dans une moue fâchée, un spasme musculaire le secouait de temps à autre au souvenir de la lune de Maël qui se trémoussait. Son manège n'avait pas échappé à son ami dont la bouche s'étira en un grand sourire ; il égrainait les secondes une à une et à chaque dizaine, il inventait une grimace plus atroce que la précédente. Patiemment, il attendit qu'Augustine craquât. Au bout de la troisième, la torsion du visage de son ami était tellement absurde qu'elle éclata de rire. Un vrai singe ! Il se joignit à elle et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre ; leur gaieté se mêla un instant au chant d'un rouge-gorge qui les épiait.

— Allez... viens copine, la pause s'impose. Y'a d'quoi becter dans la remorque.

Alors que Maël s'affairait à étendre une couverture sur le sol légèrement humide et à y disposer le goûter préparé par son adorable mère, Augustine accroupie devant un tronc tombé au sol, l'ignorait complètement. Elle contemplait un agglomérat de petits champignons automnaux noirs. Tandis qu'elle avançait les doigts pour les ramasser, son ami s'approcha silencieusement dans son dos.

— Chiche ?

La jeune fille sursauta.

— Toi d'abord puisque tu l'proposes ! le défia-t-elle.

Son visage se para d'un sourire éclatant. Elle ajouta d'une voix haut perchée et mima la poule qui agite ses ailes :

— Mauviii-ette ! scanda la grande asperge.

— T'es gonflée Augustine Baudelaire !

Après un temps de réflexion qui lui servit à examiner de loin les végétaux, il reprit :

— Mais... j'relève le défi. Personne ne prouv'ra jamais que Maël Dickinson est une mauviette.

Il se pencha en avant, saisit quelques tubes caoutchouteux, les examina un court moment.

— Oh, s'exclama-t-il avec enthousiasme, des cornes d'abondance noires. Dommage qu'elles soient défraîchies. Sûrement mortel ! affirma-t-il en hochant la tête.

Et sans aucune hésitation, il les engouffra dans sa bouche. Le garçon intrépide mâchouilla un instant les champignons élastiques et les goba goulûment.

— Hmmm, dé-li-cieux... Le goût de la mort est vraiment... cool !

Augustine se redressa vivement, impressionnée par l'audace aventureuse de son ami. Sa mère le lui avait répété combien de fois ? Dans la nature, tu ne connais pas, tu n'es pas

sûre à 100 %, tu ne manges pas. Elle entendait encore ses mots la raisonner.

— Mais t'es fou ! Ils auraient pu être mortels ! T'es carrément cinglé Maël.

— T'inquiète chaussette, c'est des trompettes de la mort. Au-cun risque !

— T'es sûr ?

Sa voix tremblait. Maël patienta avant de répondre, comme s'il jugeait son état physique, à la recherche de sensations douloureuses ou étranges.

— Moui...

La jeune fille ne parut pas convaincue. Elle scrutait son ami. Il semblait bizarre. Le temps se suspendit. Un instant, ils perçurent le ricanement caractéristique d'un pic-vert. Augustine frissonna. Ce son résonnait en elle de façon sinistre, présage de mauvais augure et un gémissement déchirant confirma ses peurs. Maël commençait à se tordre de douleur. Il tenait fermement son ventre et se plia en deux.

— Aug... Aug... Aug...

